

# Intra muros

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **85 (1997)**

Heft 1411

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-281325>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

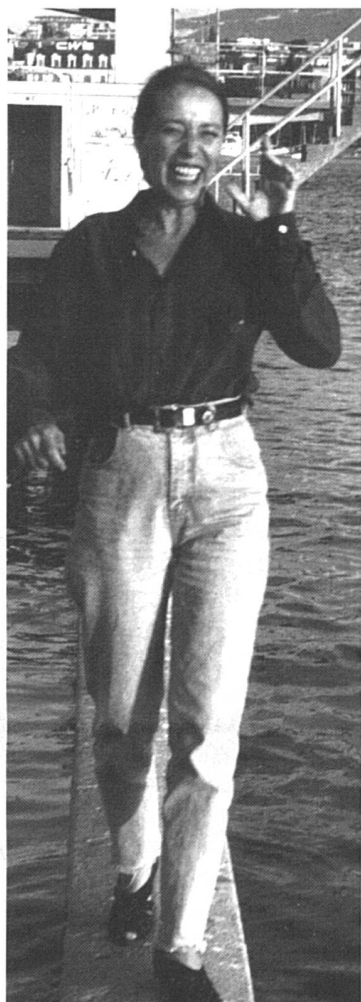
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Coulisses de l'expo



Juliette Michaelis

Les deux anniversaires, celui des 150 ans de l'Ecole secondaire et supérieure de jeunes filles, devenue depuis le Collège Voltaire, et des 100 ans de l'Ecole professionnelle et ménagère, l'actuelle Ecole de culture générale, permettent de débloquent des fonds pour organiser diverses manifestations, dont une rencontre-repas, le 13 septembre dernier, qui a permis à de nombreuses volées de se retrouver. Et pour faire de la recherche, domaine de Juliette Michaelis, sociologue et membre d'une association, la CRIÉE (Communauté de Recherche Interdisciplinaire sur l'Education et l'Enfance). Suite à une campagne auprès de la population genevoise, des milliers d'objets et de documents sont tombés dans l'escarcelle de la CRIÉE qui a organisé trois expositions: *Le Passé composé* (1986), consacrée à l'école à

Genève il y a cent ans, *Les cahiers au feu... usages des souvenirs d'école* (1990), et enfin *A vos places* (1994), l'occasion de comparer systèmes d'enseignement privé et public. De discussions en rencontres avec l'historien Charles Magnin et les autres membres de la CRIÉE, Juliette Michaelis est déclarée responsable de la «future chose», comme elle le dit en riant. Et la commissaire de l'exposition de raconter de sa belle voix rauque son aventure:

*J'ai accepté et je me suis plongée dans le matériel de la CRIÉE pendant une année. 700 personnes ont fait des dons, parmi lesquelles 270 vieilles dames qui nous avaient fourni des cahiers; nombre d'entre eux concernaient les deux écoles mentionnées. Il y avait beaucoup d'exercices de couture. J'ai également étudié l'éducation des filles depuis la Réforme et fait une chronologie des institutions pour filles. Au départ, je voulais comparer ce qu'elles faisaient et ce que faisaient les garçons, mais j'ai abandonné ce projet car, au fond, cela ne servait à rien de comparer, il y avait suffisamment de matière avec ce que l'on enseignait aux filles. La recherche avançant, et suite à de nombreuses discussions, j'ai finalement centré l'exposition sur le but ultime de l'éducation qui était le mariage, d'où son titre.*

Ensuite Juliette, assise à la terrasse d'un café carougeois, se tourne vers Patricia Plattner, cinéaste, chargée de la mise en espace de l'exposition et embarquée dans l'histoire des jeunes filles pour diverses raisons qu'elle présente en vrac: *D'abord parce que c'est Juliette et que nous sommes amies. Ensuite parce qu'elle m'avait chauffée avec ses recherches depuis des mois, enfin parce que bien que m'étant vraiment consacrée au cinéma depuis une dizaine d'années, la mise en forme d'une exposition ne m'est pas étrangère et que le sujet m'a intéressée. Et puis Juliette n'arrêtait pas de me dire qu'elle n'a pas d'imagination, qu'elle ne pense pas en images, alors nous avons imaginé ensemble. Mais, c'est elle qui a fait toute la recherche iconographique, qui a répertorié ce qui se trouve dans tel musée, dans telles archives, chez tel privé. Nous sommes allées dans les institutions, nous avons travaillé sur les catalogues et choisi. Nous avons aussi centré, simplifié. En femme de l'écrit, Juliette aime les manuscrits, elle voulait au moins trente textes dans l'expo, nous en avons retenu treize, afin que les visiteurs ne saturent pas. De plus, le concept a évolué au fil des discussions, des découvertes et de ce qui était disponible.*

# Intra muros

Visite guidée en avant-avant-première: l'affiche est prête, la publication en cours d'impression, les tissus imprimés, les salles commencent à recevoir les objets.



Patricia Plattner

Lorsque les deux complices présentent les lieux, elles complètent leurs propos, sourient, rient, s'enthousiasment, bref, donnent l'ampleur du travail accompli et le plaisir de cette création commune. Patricia Plattner précise qu'avec cette exposition, elle a voulu faire entrer les visiteurs dans une maison, en respectant l'architecture de l'annexe de Conches, une très belle bâtisse par ailleurs: *Je sortais de plusieurs visites d'expositions agitées avec des CD interactifs, une foule de trucs et de bidules. Je voulais du calme, de beaux objets, pas de ces gadgets culturels stressants qui m'énervent. Je n'aime pas les trucs branchés.*

Elle propose donc une promenade d'intérieur en intérieur, de bas en haut, du 18e au 20e, en passant par des montées d'escaliers qui en disent long sur notre condition. Trois étages et trois niveaux de lecture: les murs, le contenu des vitrines et les textes au mur. Sans oublier trois robes de mariée, une par siècle. Et puis des "tankas", ces pans de tissu écriu, bordeau, bleu, rouge et jaune, sérigraphiés avec des textes, pour séparer les espaces, ou pour nous accompagner d'un étage à un autre.

**I** Le rez-de-chaussée, meublé 18e, orné de bouquets, d'objets, de poupées, de dinettes de cette époque, nous offre en six espaces le monde féminin, les inégalités sociales, les inégalités entre hommes et femmes, les modèles à suivre, les fameux journaux intimes de ces jeunes filles de la haute bourgeoisie, le savoir qu'elles emmagasinaient, sans oublier les domestiques et apprenties, la sacro-sainte maternité, le couvent et les doctes pasteurs très vigilants: une vitrine leur est consacrée. Une véranda est dédiée au monde de la botanique et du dessin.

L'escalier qui mène du rez au premier montre l'institutionnalisation de l'éducation des filles qui passe du privé aux mains de l'Etat avec la création, en 1847, de l'Ecole supérieure des jeunes filles et de l'Ecole professionnelle et ménagère en 1897.



**II** Le premier étage est intitulé: la femme, c'est la maison.

On y trouve des citations de Michelet, grand misogyne devant l'Eternel, une planche d'enseignement, un jeu de l'oie, une robe de mariée... et puis une petite salle consacrée à *La philanthrope, la domestique et la prostituée*, qui raconte, grâce aux archives de La Pommière et d'Ecogia, l'histoire de ces jeunes filles sans famille qui devaient être sauvées du vice pour leur plus grand bien, bien sûr, et pour devenir domestiques et... corvéables à merci (A lire, *Pipes de terre et pipes de porcelaine*, entretien de Luc Weibel avec Madeleine Lamouille, bonne, qui vient d'être réédité aux Editions Zoé).

**12** Vient ensuite l'Etat qui contre les phi-

lantropes et prend l'éducation des filles en charge. Et finalement, un rien provocatrice, la maison close de Madame Adèle. La grande salle est consacrée aux écoles privées et confessionnelles, et aux deux écoles, l'une supérieure des jeunes filles et l'autre professionnelle et ménagère. Commentaire de la cinéaste: *Nous avons beaucoup de choses à dire, mais peu de place. J'ai remarqué que ce monde peut être miniaturisé, présenté avec des jouets.*

Un petit salon est recréé pour Emilie Gourd, fondatrice de ce journal et sa sœur Edith, violoniste et mère de famille. Une salle conçue avec Charline Higelin, tombée sous le charme des deux sœurs (voir p. 13). Des objets de la maison de famille de Céligny, des livres, des photographies. Le désir de recréer une ambiance avec une table, des chaises, et puis une machine à café pour se poser et savourer une

bande sonore – musique et citations de la correspondance des sœurs avec la famille – de Christophe Diard. Au mur, une tapisserie expliquée par Patricia Plattner: *J'ai voulu des bandes de papier peint avec des fleurs, on peut broder sur le thème des filles qui font tapisserie, des filles auxquelles on conte fleurette. Ces papiers peints se retrouvent*

*sur l'affiche, car ils sont un lien entre les trois périodes abordées, un point commun.*

L'escalier mène, gracieusement, à l'étage supérieur, avec l'Institut Jaques-Dalcroze et des jeunes filles dansant en maillot et en plein air.

**III** Le deuxième étage marque le temps des ruptures.

Thèmes abordés: la mixité généralisée, l'accès à l'Université avec le temps de crise et le renouveau de l'économie domestique. Pour boucler la boucle, une salle mansardée intitulée *En attendant le prince charmant*, toujours et encore.

Dans une pièce, une vidéo en continu

et les cahiers Kangourou. Au départ, un cahier qu'une volée de maturité de l'Ecole supérieure des jeunes filles de 1926 (section pédagogique) a décidé de se passer; chacune y notait des bribes de vie. Elles ont beaucoup écrit, puis moins avec les mariages et les enfants, puis plus au temps de la vieillesse. Elles l'ont fait de 1926 à 1992. La fille de l'une d'entre elles est dépositaire de ces cahiers, qu'elle a prêtés à la CRIÉE.

## Ecoles des femmes ou femmes savantes?

Philippe Schwed, historien, a commis une très belle chronique de l'Ecole supérieure des jeunes filles de Genève.

Un récit-recherche lucide qui débusque le but premier de cette éducation: fournir à la société de jeunes filles lettrées, mais pas trop, des épouses parfaites en quelque sorte. Un récit qui montre aussi une éducation paradoxalement prise au sérieux par la Genève du savoir, puisque nombre de professeurs d'université réputés ont enseigné dans cette école. Une introduction d'Yvette Z'Graggen, volée 1939, qui a oublié les cours de couture, mais se souvient de certains enseignants qui lui ont donné, entre autres, le goût de la littérature. Pour elle, chaque génération est porteuse de changement: «Mais comment évoquer cette époque de la rue Voltaire sans parler du préau? Nous avons de la chance, Philippe Schwed le rappelle à juste titre: il était vaste, ce préau, et ses dimensions impressionnantes nous faisaient oublier que nous n'avions pas la permission d'en sortir pendant les récréations, même pas pour aller acheter des petits pains de l'autre côté de la rue. Il se prêtait à merveille aux parties passionnées de «ballon prisonnier» que nous organisions – un jeu parfois dur qui aurait effarouché les générations précédentes, mais qui convenait bien aux filles que nous étions et qui nous préparait, sans même en avoir conscience, à une vie différente de celle de nos aînées: une vie plus ouverte, plus audacieuse, plus exposée.»